

LE FRUIT DE A CONNAISSANCE ADAPTÉ DE LA BD « L'ORIGINE DU MONDE » DE LIV STRÖMQUIST PAR LE GROUPE WANDA, CRÉATION 2019/2020



Edito

A l'origine du spectacle il y a le désir de transmettre les fabuleuses connaissances que nous avons toutes les trois apprises en lisant la Bande Dessinée de Liv Strömquist « L'origine du monde ». Très tôt dans le processus de création les notions de transmission, d'ateliers qui accompagneraient le spectacle nous ont paru capitales. Parce qu'ados nous aurions aimé savoir cela. Parce que sur notre route nous avons rencontré des femmes et des hommes qui nous ont convaincues que malgré un formidable travail de vulgarisation, bien des choses restent à dire, nous ne serons pas trop de messagers !

La rencontre avec le milieu scolaire est donc au cœur de la démarche artistique et le spectacle est pensé pour pouvoir rencontrer ce public-là.

Ce dossier pédagogique est une proposition d'exercices et de réflexions mise à la disposition des enseignant.e.s.

Jeanne Vimal, Laurène Brun et Jeanne Piponier pour le groupe Wanda

Sommaire

1- Édito

3- En préambule

4- Avant de voir le spectacle

4- Analyse du titre

5- Lire un extrait de la BD

5- Concours de Fanzine

6- Analyse de l'espace : comment faire de la bd au théâtre ?

8- Après la représentation, pistes de travail

8- Comprendre les enjeux de la pièce par le jeu :

9- L'expression de la honte dans le corps

9- L'expression de la honte dans le langage

10- Jouer le négatif d'une situation connue

11- Les boîtes, les cadres

13- Annexes

13/14- Annexe 1 Interview de Liv Strömquist par Laurence Le Saux. Journal Télérama

15- Annexe 2 Article Liv Strömquist utérus et coutumes par Clémentine Gallot. Journal Libération

16/17- Annexe 3 La nature féminine, une savante culture, Journal Le monde

18/22- Annexe 4 On commence à peine à en parler : la lente évolution de la représentation du clitoris, France infos

23- Annexe 5 Pour aller plus loin : Sitographie, Filmographie, Émissions radio et Bibliographie

24/27- Annexe 6 Le début du chapitre 1 de *l'origine du monde* de Liv Strömquist

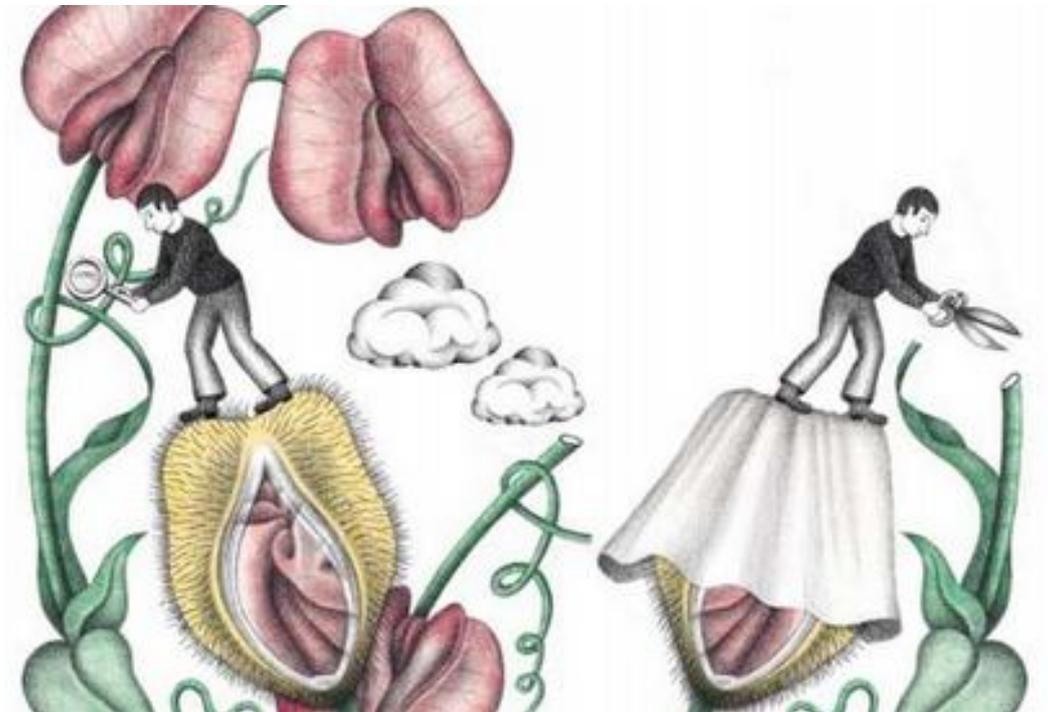
En Préambule

Les exercices proposés ici sont des exemples. Les enjeux que soulève la pièce et sa problématique nécessitent d'adapter l'atelier à chaque classe rencontrée.

Une place très importante sera toujours accordée aux règles suivantes : un travail collectif, le théâtre étant comme une roue de vélo, chacun des participants doit s'engager ensemble pour faire les exercices, afin que grâce à tous ses rayons, la roue puisse tourner !

Un travail sur l'écoute et le respect qui sont les bases indispensables du jeu. Aucune moquerie ni mise à l'écart ne seront tolérées.

Le spectacle abordant, sous la forme de l'humour, des notions qui demeurent encore cachées et considérées comme honteuses, nous seront particulièrement attentives à offrir aux élèves un cadre sécurisant afin de pouvoir parler et jouer sans honte autour de ces questions-là. En respectant la pudeur de chacun des participants et en étant très attentives à ne pas formater de nouveaux clichés ou raccourcis de pensée opposant filles et garçons.



Avant De Voir Le Spectacle

IMAGINER LES ENJEUX DU TEXTE ET DE LA REPRÉSENTATION

Analyse du titre

En Suédois, langue d'origine de Liv Strömquist, la BD porte le titre « LE FRUIT DE LA CONNAISSANCE », en Français, ce titre a été traduit par « L'ORIGINE DU MONDE ».

- **Quelles pistes nous donnent ces deux titres ?**

« J'aime beaucoup la polysémie qu'il y a autour du titre « l'origine du monde ». Ce jeu de mot nous amène à considérer le sexe de la femme comme point de départ de la naissance de l'humanité et également comme point de départ d'une pensée, de la construction d'une société, voire d'une civilisation. Comme si ces malheureuses interprétations « originelles » avaient tracé les sillons de nos mentalités actuelles. Vous conviendrez par conséquent qu'il serait temps d'y renoncer au profit de « la connaissance ». »¹

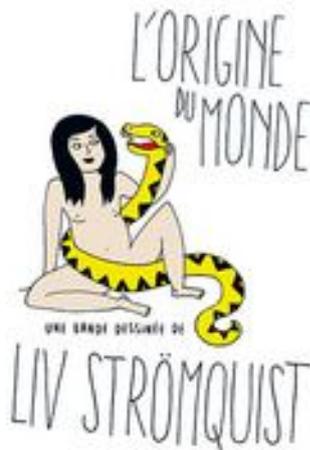


Illustration 1: Couverture de la BD en Français

Illustration 2: Couverture de la BD en Suédois

Les deux titres ont en commun de parler du sexe féminin sans le nommer.

1 Laurène Brun, porteuse du projet d'adaptation de la BD avec le groupe Wanda

Lire un extrait de la BD

En Annexe 6 vous trouverez à votre disposition le début du chapitre 1 de la Bande Dessinée. Le format BD est souvent plus facile à lire que les ouvrages de référence sur le sujet, ce qui en fait un outil de vulgarisation formidable. Rencontrer l'œuvre de Liv Strömquist avant de voir notre adaptation peut être une bonne façon de préparer les élèves à la venue du spectacle.

-
- Pour aller plus loin : en Annexe 3 vous trouverez un article passionnant paru dans le Journal Le Monde sur la prégnance du contexte social et politique quand à la vision « scientifique » du sexe féminin : « La nature féminine, une savante culture »
-

Concours de Fanzine

« Fanzine : Un fanzine (contraction de l'expression anglaise « fanatic magazine ») est une publication, imprimée ou en ligne, périodique ou non, institutionnellement indépendante, créée et réalisée par des amateurs passionnés pour d'autres passionnés. Publiés sous l'égide du Do it yourself (« faites-le vous-même »), les fanzines ont été popularisés par le mouvement punk»²

«J'ai commencé il y a douze ans en créant des fanzines chez des amis. Rapidement, ils ont rencontré un vaste lectorat [...] Il n'y a pas besoin d'exceller au dessin pour le pratiquer. Quand j'ai commencé, je n'avais ni table ni règle. Après mon premier livre - qui était très mal dessiné -, j'ai acheté une règle pour tirer des traits droits et faire des cases à peu près correctes...»³



² Source : Wikipédia

³ Liv Strömquist interviewée en janvier 2017 par Clémentine Gallot pour le journal Libération (cf annexe 2)

- À partir du texte de ces 3 cases de la BD qui n'ont pas de dessins, demander aux élèves d'en inventer, en étant décomplexés quant à la qualité finale du trait, comme nous y invite l'auteure ! (Il est possible de découper le texte en plusieurs cases de BD, de rajouter des mots, des commentaires etc, et d'utiliser plusieurs techniques, collages, feutres... !)

-
1. « Mais Saint-Augustin ne s'est pas cantonné à des pensées de célibataire à longueur de journée. Au lieu de ça, il pense énormément au sexe ! Et aux femmes ! Et au sexe des femmes ! »
 2. « Le baron Georges Cuvier ne fut pas seulement baron mais aussi paléontologue et zoologue. Et il avait un passe-temps tout à fait spécial. »
 3. « Cette idée du sang menstruel doté de pouvoirs magiques l'a rendu précieux – particulièrement pour ceux qui avaient du mal à s'en procurer. »
-

Analyse de l'espace : comment faire de la BD au théâtre ?

« Une bande dessinée (communément raccourci en BD ou bédé) est une forme d'expression artistique, souvent désignée comme le « neuvième art », utilisant une juxtaposition de dessins (ou d'autres types d'images fixes, mais pas uniquement photographiques), articulés en séquences narratives et le plus souvent accompagnés de textes (narrations, dialogues, onomatopées). Will Eisner l'a définie (avant l'émergence d'Internet) comme « la principale application de l'art séquentiel au support papier ». ²



On le voit, dans la définition qu'en donne ici Wikipédia, la BD a pour caractéristique les images fixes et séquentielles, permettant une liberté incroyable dans la narration.

² SIllustration : répétitions, Cazères, 2016

Dans sa BD, Liv Stomquist ne s'en prive pas ! Elle propose une fabuleuse galerie de personnages, d'espaces et d'époques. De la bande des instigateurs de la grande chasse aux sorcières du XVIème siècle à Sigmund Freud, de Saint-Augustin à Sartre, les personnages rencontrés ne suivent pas un ordre chronologique. Et, dans la mise en page de l'auteur, d'une case à l'autre se côtoient tant les statues grecques, que les rappeurs d'aujourd'hui, la reine Christine que les poupées barbie.●

● **Réfléchir avec les élèves à des idées de scénographie : comment pourrait-on représenter plusieurs espaces ? Peut-on imaginer jouer dans des cases de BD ? projeter des dessins ? Comment passer d'un personnage à l'autre ? etc.**

« Adapter une bande dessinée sur un plateau de Théâtre est une recherche difficile mais savoureuse. Il s'agit, pour nous les comédiennes, de prendre en charge à la fois la parole et les dessins, le texte et les bulles. Liv ne s'est pas contentée d'illustrer son propos de dessins humoristiques, elle a aussi intégré des images historiques, des schémas, des tableaux de maîtres, des documents de manuels de biologie et aussi des scènes de fictions, dialogues inventés de moments d'histoires qui auraient pu se dérouler. Ses choix aussi d'écriture, de style, de police nous donnent des pistes sur la façon dont on peut s'emparer de sa langue, choisir de marteler des mots ou de les chuchoter. Lorsque l'auteur parle de son style, elle évoque le mouvement Punk et les fanzines. On ne peut donc pas passer à côté de cette liberté et de cette insolence. »¹

1 Laurène Brun, porteuse du projet d'adaptation de la BD avec le groupe Wanda

Après La Représentation, Pistes De Travail



Illustration 3: Photos d'atelier Villeurbanne

COMPRENDRE PAR LE JEU, LES ENJEUX DE LA PIÈCE

« Quand j'étais ado, j'avais honte de mon corps — particulièrement quand le sujet des règles arrivait sur le tapis. A cause de cela, je me suis intéressée, plus tard, à la honte : pourquoi la ressentons-nous même quand nous ne sommes pas fautifs ? [...] Mais comment cette honte se construit-elle culturellement, d'où vient-elle ? »⁴

4 Liv Strömquist interviewée par Laurence Le Saux pour le journal Télérama (cf annexe1)

Comment se manifeste la honte dans le corps ?

Le sentiment de honte est universellement partagé. Pour comprendre ses mécanismes, l'exercice suivant peut être proposé :

- Les élèves forment une grande allée, au milieu de laquelle un par un ils feront deux passages. Le premier en étant hué (dans le jeu) par les camarades (aucune attaque personnelle n'est tolérée, seulement les cris de huée), et un second passage durant lequel le même élève sera acclamé, applaudi par le groupe.

De cet exercice seront analysés les points suivants : comment se tient-on physiquement quand on est hué ? Comment se tient-on physiquement lorsqu'on est acclamé ? Quel est le passage qui laisse le plus de trace ? Comment appréhender le regard de l'autre ? Est-ce que celui-ci modifie nos comportements, notre démarche ?



Illustration 4: extrait de "l'origine du monde" Liv Strömquist

Comment se manifeste la honte dans le langage ?

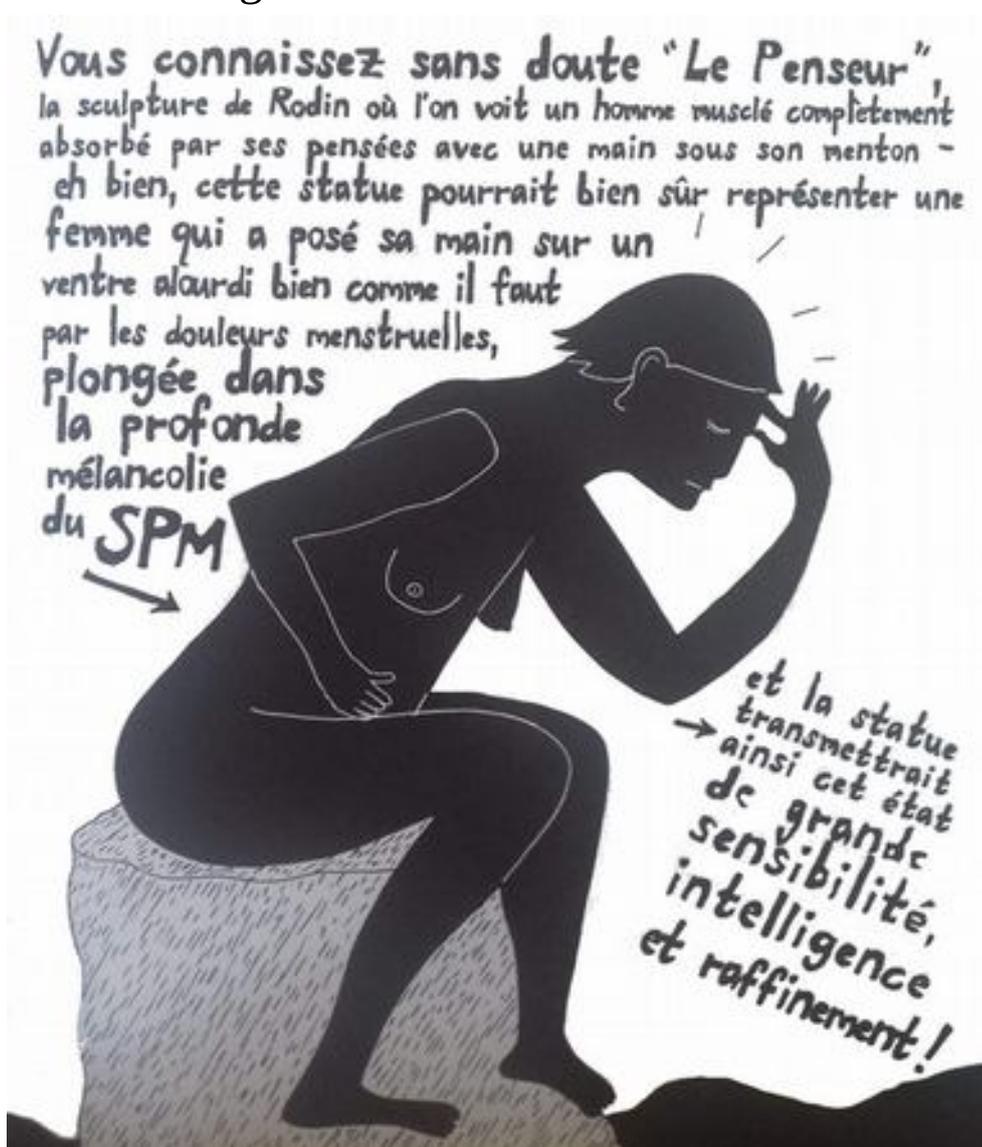
Dès le prologue, l'auteure souligne la gêne qu'il y a à utiliser les bons mots lorsque nous parlons du sexe féminin. Ces approximations ont d'énormes incidences comme nous l'explique la psychologue Harriet Lerner qui écrit depuis les années 1970 sur les conséquences de l'amalgame entre la vulve et

le vagin :

« Le langage dissimule le fait que le sexe féminin a aussi des parties externes ! [...] Cette description incomplète du sexe féminin prête à confusion. Et toute adolescente qui se baserait là-dessus en s'examinant devant un miroir en arriverait à la conclusion qu'elle est difforme. »

- par deux, on proposera aux élèves de jouer une conférence sur le sexe féminin, donnée par Liv Strömquist en norvégien, tandis qu'un traducteur effaré tentera d'accumuler des périphrases pour traduire sans trop de gêne ces propos à l'auditoire.

Jouer le négatif d'une situation connue



A plusieurs reprises, Liv joue en retournant une situation à l'inverse de ce qu'elle est habituellement (par exemple en commençant son deuxième chapitre par des témoignages de femmes qui veulent agrandir leurs petites lèvres, avant de dire plus loin « Mais non, je déconne, il s'agit bien évidemment dans cet article de RÉDUIRE les petites lèvres. »)

Illustration 5: extrait de "l'origine du monde" Liv Strömquist

- On proposera aux élèves de déterminer une « situation habituelle » connue qui met à l'œuvre un rapport femme/homme, par exemple une femme tombe de vélo et se foule la cheville, un homme vient l'aider. Que se passe t-il si nous jouons la situation inverse ? Et si nous jouons la fameuse scène de Dark Vador en disant « je suis ta mère » ? Les réactions sont-elles les mêmes ?

Plusieurs improvisations pourront ainsi s'enchaîner et donner lieu à débat. Peut-être noterons-nous des différences, peut-être pas.

-
- ◆ Pour aller plus loin : on peut proposer aux élèves le visionnage du court métrage « Majorité opprimée » d'Éléonore Pourriat (cf annexe 5)
-

Les boîtes, les cadres



Illustration 6: La boîte pédagogique de Fanny Prudhomme _ cf le travail de la designer sur son site les parleuses (annexe 5)



La BD de Liv Strömquist parle du sexe de la femme en donnant un autre éclairage à l'Histoire, montrant ce qui n'a pas été mis en image, ce qui est resté dans l'ombre (en hors champs). Ce qu'on a volontairement ou involontairement caché, omis de dire...

En travail d'impros et suivant la proposition du spectacle, nous pourrions chercher comment un secret ou un élément caché peut prendre toute la place : plus nous nous évertuons à le cacher, plus il devient le centre de l'attention. C'est un formidable moteur de jeu !

- **En préambule un exercice peut être proposé sur le secret. En cercle tous les élèves sauf un qui est sorti, décident de placer deux portes (les portes étant entre deux personnes précises). Lorsque l'élève qui était sorti rentre à l'intérieur du cercle, il va devoir trouver en un minimum de tentatives où sont ces portes. Qui garde le secret ?**
- **En se servant du début du chapitre 1 de la BD mis en annexe (6), la classe sera divisée en trois groupes. Deux groupes tenteront une adaptation au plateau du 7eme ou 6eme numéro de la liste de « ces hommes qui se sont un peu trop intéressés à ce qu'on appelle les « organes féminins ». Le troisième groupe jouera les jurys et aura pour mission l'organisation du concours, l'arbitrage et la remise du prix au grand gagnant...**

Annexes

ANNEXE 1

TÉLÉRAMA

Liv Strömquist, auteur de “L’Origine du monde” : “Les femmes ont tendance à avoir honte de leur corps”

- [Laurence Le Saux](#)
- Publié le 08/03/2017. Mis à jour le 01/02/2018 à 09h01.

Dans cette bande dessinée, l’auteure suédoise livre une histoire culturelle du sexe féminin et sa perception à travers les âges. Un récit militant dont l’objectif est d’éclairer, pour en finir avec le sentiment de honte qu’éprouvent de nombreuses femmes à l’égard de leur corps.

Ce sont des « *zinzins de la zézette, furieux de la fofoune, maboules de la moule* » qui, au fil des siècles, ont stigmatisé le sexe féminin — et opprimé, voire torturé les femmes. Citons par exemple le docteur Isaac Baker Brown (1811-1873), qui conseillait l’ablation du clitoris pour lutter contre la dépression ou l’hystérie... Dans la bande dessinée *L’Origine du monde*, la Suédoise Liv Strömquist (déjà auteure du futé [Les sentiments du prince Charles](#)) déroule la façon dont on a considéré le sexe féminin au fil de l’Histoire. Elle livre une démonstration ironique glaçante, militante, nécessaire.

Pourquoi ce livre ?

Je m’intéresse aux droits des femmes depuis très longtemps, et j’ai publié des tas de bandes dessinées sur le sujet. Il y a quelques années, dans un petit café féministe, j’ai entendu une fille dire que le clitoris était un organe de grande taille — le contraire de ce que j’ai appris à l’école. J’ai été choquée de réaliser que je connaissais si peu l’histoire culturelle de mes propres organes génitaux. J’ai donc décidé de l’étudier, et peut-être même d’en tirer un album.

Que percevez-vous de la façon dont les organes génitaux féminins sont considérés en général ?

Quand j’étais ado, j’avais honte de mon corps — particulièrement quand le sujet des règles arrivait sur le tapis. A cause de cela, je me suis intéressée, plus tard, à la honte : pourquoi la ressentons-nous même quand nous ne sommes pas fautifs ? Les femmes ont tendance à être honteuses de leur corps, leurs parties génitales et leur sexualité, même quand elles sont victimes d’abus sexuels. Mais comment cette honte se construit-elle culturellement, d’où vient-elle ? Voilà ce que je voulais explorer à travers mon livre.

Parmi les théories de “grands hommes” que vous citez, laquelle vous a le plus choquée ?

Celle du médecin américain John Kellogg — oui, l’inventeur des corn-flakes —, qui préconisait de verser de l’acide sur le sexe des femmes se masturbant...

Quelles réactions, aussi bien féminines que masculines, votre album a-t-il généré ?

Elles sont en général positives. Lors d’une exposition, certains ont toutefois été choqués et se sont plaints d’un dessin montrant une patineuse avec une tache de sang menstruel. Un visiteur s’est même évanoui en le voyant...

(Propos recueillis et traduits de l’anglais par Laurence Le Saux)

SUR LE WEB

Primé Le photographe italien Vincenzo Sanna basé à Paris est l'un des dix lauréats du Graduate Photographers Award 2016 de l'agence Magnum pour sa série «Les rêveurs», réalisée à La Courneuve. Une vision sans fard de la banlieue dont on peut voir des extraits sur son compte Instagram. www.instagram.com/vincenzosanna

PLANCHES

La dessinatrice satirique expose à l'Institut suédois de Paris et publie «l'Origine du monde», une réjouissante BD sur le sexe féminin.

Par CLÉMENTINE GALLOT

«**N**ous vivons un âge d'or pour les dessinatrices, si l'on en croit la Suédoise. On aimerait que ce soit le cas en France (soussu, Angoulême), où l'Institut suédois la convie ces jours-ci pour présenter son accrochage «Sur le divan de Liv». Cette exposition de poche, gratuite et en forme d'introduction au travail de la bédouille féministe, comporte des planches raillant Freud et Whitney Houston, un éclairant entretien filmé et tout un mur de portraits consacré à des héroïnes écorchées: un «wall of femmes» comprenant autant Jeanne d'Arc que l'écrivaine Toni Morrison.

«J'ai commencé il y a douze ans en créant des fanzines chez des amis. Rapidement, ils ont rencontré un vaste lectorat. A l'époque, il n'était pas très vu de faire du dessin à thème politique et encore moins féministe, réussant elle lorsqu'on la rencontrait à Angoulême en janvier. De mon côté, j'm'amusais de faire des BD qui se résument pour les dessinatrices à de l'auto-flagellation. Je me disais qu'on pouvait être drôle tout en attaquant frontalement les structures du pouvoir et les mécanismes de domination.» Classique en Scandinavie, sa BD *Les Sentiments du prince Charles* (2012) est une désopilante histoire illustrée du sixième vue par le prince de la pop-culture.

«**Règles.** Née en 1978, cette ex-punk issue du courant «Do it yourself» et des sciences politiques, fille d'un peintre et d'une bibliothécaire, s'est imposée comme l'une des figures de proue de la BD nordique et travaille désormais à Malmö. «Il n'y a pas besoin d'arrêter au dessin pour le pratiquer. Quand j'ai commencé, je n'avais ni table ni règle. Après mon premier livre – qui était très mal dessiné –, j'ai acheté une règle pour tirer des traits droits et faire des cases à peu près correctes...» Lors d'une soirée, un confrère plus âgé lui confie qu'il n'aime pas les dessinatrices car, soutient-il, «elles n'écrivent que sur les règles». «Ah bon ? Aujourd'hui, dix ans plus tard, j'ai fait une BD sur le sujet, précédemment parue que personne d'autre ne faisait fait», rétorque-t-elle. Liv Strömquist publie en ef-



Le Baiser, extrait de l'album de Liv Strömquist *Les Sentiments du prince Charles*. ESTHER FACCHINI

Liv Strömquist, utérus et coutumes

fer ou moi-ci l'Origine du monde, un album tout en noir et blanc, et traduit en français, ouvrage de vulgarisation essentiel qui réhabilite joyeusement les organes sociaux féminins. Potache et érudit, cet essai sur la construction culturelle d'une intimité méthodiquement déconstru-

rée, efface votre criminalisée, est illustré par des reproductions de statues antiques culées, de croquis anatomiques très détaillés, d'ex-voto à la finche et de témoignages glanés sur Internet. L'Origine du monde contextualise, par exemple, la généalogie des menstruations,

passées au coum des siècles de statut sacré, voire magique (on en faisait même des philtres d'amour en Suède, même à bonnet, sous l'effet des religions patriarcales. L'effort retrace aussi toute l'histoire méconnue et ténérée d'échabouilles obscures du dit: après avoir péché

aux sociétés des excroissances diaboliques, on a ensuite attribué l'immortalité de certaines femmes au XIX^e siècle pour soigner leurs maux, y compris les migraines les plus tenaces. En effet, note Strömquist, effarée, il faut attendre les travaux de Masters et Johnson, dans les années 60, puis l'un de grâce 1998 pour que l'on en sache un peu plus sur cet organe négligé car dévolu uniquement au plaisir.

Déméter. Salubre, l'ouvrage précise aussi que si l'on préconise aujourd'hui de dissimuler la vulve au regard, dans la mythologie grecque, où se pratiquait le culte de Déméter, il était de bon goût pour les femmes de dévoiler leurs parties génitales tout en dansant. Las ! Après les Lumières, un discours scientifique basé sur la différenciation des sexes au a le décrété l'indifférence de la sexualité féminine, renvoyant les femmes au sentiment et les hommes à l'érotisme. «C'est le début d'une nouvelle ère extrêmement déprimante pour la sexualité féminine», écrit l'auteure, qui commente : «Les gens ont eu des rêves passionnés à la sortie de mon livre. Son directeur m'a intrigué car je me suis rendu compte de mon ignorance sur ce sujet très universel. Je n'y connaissais pas grand-chose !» Aussi influente que ses compatriotes Anneli Furmark (nominée au Nobel d'Angoulême cette année) ou Nina Hemmingson, Liv Strömquist a participé chez elle à un vaste mouvement de limitation de ce secteur de l'édition, dont la France ferait bien de s'inspirer. Ainsi, la revue de BD *Galago* était presque intégralement un pré-carré masculin jusqu'à la fin des années 90. «Des dessinatrices se sont alors organisées pour protester et il a été décidé que le contenu de magazine serait désormais paritaire. L'école de BD de Malmö a adopté la même politique de recrutement paritaire. Sans cela dinghisme, ce ne sont pas uniquement des préoccupations démocratiques qui prévalent à ces choix : aggraver et varier le contenu est bon pour le business», soutient-elle. Récentement encore, l'une de ses illustrations représentant une femme artistique tachée de sang menstruel suscitait en Suède de vigoureuses protestations – voire quelques évènements.

LE DIVAN DE LIV exposition jusqu'au 23 octobre à l'Institut suédois, 11, rue Feytaud, 75003 (fermé du 11 juillet au 19 août). **Rome Paris-Lee L'ORIGINE DU MONDE** éditions Rackham, 144 pp., 20 €.

La nature féminine, une savante culture

De l'invention de la gynécologie à la théorie freudienne, des « pilules du désir » aux modèles neuronaux contemporains, la façon dont la science envisage la sexualité des femmes a toujours été soumise au contexte social et politique de l'époque, soutient l'historienne et sociologue Delphine Gardey



PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE VINCENT

Delphine Gardey, historienne et sociologue, est professeure d'histoire contemporaine à l'université de Genève, et actuellement résidente à l'Institut d'études avancées de Paris. Auteure de l'ouvrage *Le Sexe du Palais-Bourbon* Corps, masculinité et genre du politique à l'ère démocratique (Le Bord de l'eau, 2015, elle a collaboré avec Marlène Vuille Les Sciences du sexe La sexualité féminine de la psychanalyse aux neurosciences (Le Bord de l'eau, 2014, pages, 22 euros). Un ouvrage passionnant qui s'intéresse aux discours savants sur la sexualité féminine, à leurs contradictions, aux contextes sociaux et politiques dans lesquels ils s'inscrivent et qu'ils transforment en retour.

Les sciences de la modernité, qui se fondent sur l'observation de la nature, ont longtemps fait du « féminin » un objet de prédilection. De quand date cette invention de la « nature féminine » ?
 Vers la fin du XVIII^e siècle s'opère un grand partage entre raison et nature. Dans ce partage, les femmes sont classées du côté de la nature, les hommes du côté de la culture. L'idée que la femme puisse être l'égal de l'homme a certes existé pendant la Révolution française, mais très vite la parenthèse se referme : dès 1804, le code Napoléon prive les femmes mariées de droits juridiques, à l'instar des mineurs, des criminels et des aliénés. Et ce moment où les femmes sont empêchées d'accéder à la démocratie est rendu possible, notamment, parce que la science les place du côté de la nature. Les hommes sont les agents de la raison et du progrès, tandis que les femmes, être d'innocence, sont des objets privilégiés de l'éducation. Elles sont « la » différence, comme l'a théorisé la philosophe Geneviève Fraisse. « La femme est donc un monde à explorer, est autre que l'on doit apprendre à connaître en tant que corps et être social.

Comment ce prisme oriente-t-il le regard savant porté sur la sexualité ?

Dans un premier temps, seul le féminin est sexual - comme si les hommes, qui représentent l'universel, n'avaient pas d'appareil génital. Toute l'attention des médecins se concentre sur la capacité de reproduction des femmes, ce qui conduit à la naissance de disciplines spécifiques - l'obstétrique, puis la gynécologie qui émerge dans le courant du XIX^e siècle. « *Tota mulier in utero* » - toute la femme est dans l'utérus. Et l'utérus, c'est la reproduction, mais c'est aussi le sexe. Ce sexe qu'on ne comprend pas, le regrette, cette incompréhensibilité de la différence féminine qui va être l'un des grands questionnements du XIX^e siècle, et dont une figure principale sera l'hystérique.

Quand cette science de la sexualité commence-t-elle à s'intéresser au plaisir ?
 Durant la majeure partie du XIX^e siècle, on considère que la sexualité masculine « normale » - c'est-à-dire hétérosexuelle, coïtale, dénuée de « perversion » - est nécessaire à la condition de l'homme. La femme, en revanche, doit être tenue dans l'ignorance des choses du sexe. Ce n'est que dans le dernier tiers du XIX^e siècle que l'on commence à considérer que les femmes peuvent éprouver du plaisir. Cette évolution des mentalités se fait dans un contexte social bien précis : on estime que ce plaisir serait profitable à la relation conjugale. Les mariages aristocratiques étaient des mariages d'arrangement, dans lesquels la question de l'harmonie sexuelle n'intéressait guère. Mais, à cette époque où triomphe le mariage bourgeois, l'événement conjugal - et donc sexuelle - devient un critère du bonheur familial. Dans l'Europe de l'est et de l'ouest, elle devient un facteur de stabilité : en Suisse notamment, on voit se développer des consultations conjugales, sorte de conseil thérapeutique ayant pour but de résoudre les divergences, autorisés par la loi mais considérés comme un péché social. Cette attention portée par les juges et les médecins à la présence sexuelle des couples s'exerce parfois en faveur des femmes, par exemple quand il s'agit de déterminer ce qui est tolérable en termes de consentement aux « sexes » ou mariages sexuels du mari.

À la même époque, la théorie freudienne fait scandale pour avoir placé la sexualité au cœur de la vie psychique de tous les humains - enfants compris. D'ordinaire, le plaisir et l'orgasme se d'écrit plus seulement au masculin...
 Freud n'est pas le seul à y avoir contribué. Au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, dans plusieurs villes d'Europe, divers acteurs - médecins et scientifiques - modernisent la pensée sur la sexualité. Alors que, pour l'essentiel, les médecins de la période victorienne contribuaient à définir la norme médicale et sociale de la sexualité et à réprimer toute « déviance » sexuelle (onanisme, homosexualité, etc.), ces penseurs vont, pour la première fois, s'imaginer d'une forme d'« optimisme sexual » : la sexualité devient partie prenante de la vie normale de l'individu, et sa répression une entrave à son développement - y compris chez les femmes.
 À cet égard, la contribution du médecin et psychologue britannique Havelock Ellis (1859-1939) est l'une des plus émancipatrices de

Tyrique. Il considère en effet la masturbation comme un acte absolument naturel, et l'excitation clitoridienne comme un phénomène similaire à l'érection. Il considère ainsi la théorie freudienne selon laquelle la sexualité clitoridienne est une phase intermédiaire du développement de la femme, devant être dépassée à l'âge adulte par un « stade » exclusivement vaginal.
Sont en ouverture pour la femme une voie d'émancipation majeure, Freud laisse donc la porte à moitié fermée. Et pour longtemps...
 La révolution psychanalytique a considérablement fait bouger les lignes, puisque la répression de la sexualité y est considérée comme l'une des raisons de la névrose des femmes. Mais Freud est aussi un homme de son temps, et le modèle de la conjugalité et de la reproduction familiale - c'est-à-dire la pratique coïtale - est inconsciemment présent dans toute sa pensée. En homme de son temps toujours, il bâtit une théorie asymétrique qui



« La question du désir des femmes comporte des enjeux qui ne sont pas toujours visibles – l'important est d'en prendre conscience »

d'études de cas – menées le plus souvent sur des sujets considérés comme « anormaux », mais d'une étude quantitative sur une année considérée comme « normale ». C'est le défaut de ce que l'on peut appeler une science « positive » du sexe, une science du grand nombre qui permet d'établir les traits de la sexualité des Américains telle qu'elle se fait. Si l'enquête de Kinsey fait scandale, c'est qu'elle montre que 85 % des Américains ont des comportements qui la loi d'Adam stipule. Elle révèle que la masturbation, les rapports sexuels avant le mariage et extracônjugal, les expériences homosexuelles sont des pratiques courantes. Dans l'Amérique très puritaine des années 1950, comme dans toutes les sociétés

chrétiennes, c'est la conjugalité et l'authenticité de la famille qui prescrivent la norme sexuelle. Tout le reste est considéré comme déviant. Kinsey jette donc un pavé dans la mer, et déplace les critères de ce qui est normal et anormal en matière de sexualité.

De quelle manière ses connaissances nouvelles ont-elles transformé les normes sociales, notamment en matière de sexualité féminine ?

Dès les années 1950, une partie de la communauté scientifique prend ses résultats en compte. Mais on est alors en plein macarthyisme : les résultats aux idées progressistes sont très fortes, et il faut attendre les années 1970 pour que ce savoir, aux États-Unis, débouche sur une véritable émancipation sexuelle de la société. L'enquête de Kinsey va toutefois avoir une autre conséquence. Parce qu'il est le premier à être véritablement intéressé aux fonctions sexuelles d'un point de vue comportemental, il va promouvoir une définition du sexe devant être étudié comme un phénomène « naturel » – idée qui trouvera son accomplissement, dix ans plus tard, avec les travaux de William Masters et Virginia Johnson.

Pour Masters, être amoureux, c'est comme émettre : c'est une fonction physiologique étudiable. Masters et Johnson vont donc créer un laboratoire du sexe, dans le but de mesurer une « vraie » analyse de l'orgasme : ils y enregistreront les données obtenues sur des centaines de femmes, d'hommes et de couples pratiquant la masturbation ou des rapports sexuels. Ce cadavre expérimental et théorique est étiqueté la « vraie » science – au sens où l'on définit la science à ce moment-là. Et quand Masters et Johnson, dans les années 1960, publient leurs résultats, ils rencontrent un succès médiatique et public considérable. Bien que la révolution sexuelle soit encore lointaine, ils deviennent des stars, car ils créent de toute l'activité de la science le droit à l'orgasme – notamment pour les femmes, puisqu'ils mettent en évidence la multi-organisme féminine et le rôle du clitoris. Les deux sexologues ouvrent alors une clinique pour traiter les troubles sexuels en se fondant sur la théorie cognitive-comportementale. Leurs travaux ouvriront le voie à la sexologie moderne des années 1960 à 1980 en Europe. Il s'agit d'une « clinique de la conjugalité » (c'est à l'inverse de Freud, qui ne soignait pas la personne mais le couple), qui consiste pour l'essentiel à apprendre à l'un les besoins de l'autre.

Il ne s'agit plus seulement du droit au plaisir, mais de son obligation ?

D'une certaine manière, oui. Cette tendance va s'accroître avec la révolution sexuelle des années 1970, qui promeut l'émancipation individuelle. De nouvelles normes apparaissent alors dans la régulation de la sexualité. Deux l'injonction au plaisir, qui va définir les pratiques et les formes de médicalisation qui se développeront à partir des années 1980. Apparaît également la notion de « dysfonctions sexuelles féminines » : un bouleversement

au plan social puisque cette notion n'est possible en tant que telle que lorsque le désir des femmes est devenu la norme. Dès lors, toute une série d'acteurs de la médecine sexuelle, psychiatrie, médecine, mais aussi biochimistes et endocrinologues, vont s'employer à définir des catégories nosologiques, des catégories de troubles féminins auxquels l'industrie pharmaceutique peut proposer des remèdes. Lorsque remède, comme le montre la sociologue Marlène Vuille, ne font pas toujours suite à la description de nouveaux « dysfonctionnements » et à l'évaluation de leur prévalence, mais les précèdent souvent.

La médecine sexuelle contemporaine n'est donc jamais loin du marché, autrement dit de social et du politique ?

Les problèmes qu'on pose à propos du corps et de ses dysfonctionnements sont toujours sociaux et politiques, quoique suivant des modalités différentes selon les époques. La question du désir des femmes telle qu'elle émerge aujourd'hui dans les sociétés occidentales comporte des enjeux qui ne sont pas toujours visibles – l'important est d'en prendre conscience. C'est ce qui tente de faire les critiques féministes de cette médecine sexuelle, dont le mouvement est très visible aux États-Unis. Elles se demandent, par exemple, si la mise au point d'une « molécule du désir » pour pallier l'hypocativité sexuelle des femmes, équivalente au Viagra pour les hommes, est une bonne chose. Si les femmes n'ont pas de bonnes raisons, parfois, de ne pas vouloir accomplir l'acte sexuel, et si cela ne les protège pas de s'y refuser. Cette « efficacité » de la sexualité féminine ne peut-elle pas avoir un impact négatif sur certaines personnes ? Pour qui est-ce un bien ? Dans quel contexte ? La controverse n'est pas seulement scientifique et médicale, elle est aussi politique et féministe.

L'étude de la sexualité humaine se poursuit aujourd'hui avec les neurosciences, qui s'attachent à stabiliser les « modèles neurosciaux » du désir. Cette approche est-elle plus « pure » et détachée de ses représentations du monde que les précédentes ?

Absolument pas. Dans la culture contemporaine, où la biologie joue un rôle central, l'étude du plaisir et du désir n'est détachée de la médecine au mieux, et les recherches tendent à faire de l'imagerie cérébrale médiatrice une grosse partie des financements dans ce domaine. La tendance est moins que jamais à l'étude de la psyché, et va à une matérialisation croissante de la fonction sexuelle. De même qu'on estime que le plaisir d'une gélule pourrait répondre à un problème donné, l'expérience de la sexualité humaine se réduit ici à la réponse à un stimulus – ce qui est en soi discutable. Mais cette approche, présentée comme une science seulement physiologique ou cérébrale, n'est en fait pas du tout détachée du contexte social et politique de son époque. Cette conception est très liée à la théorie behavioriste de Freud qui est une réponse à une stimulation et à la théorie économique de Freud qui est une quête de « récompense ». En fait, c'est de la science « au masculin » : ni plus ni moins aujourd'hui qu'hier, les sciences s'échappent à la culture. Et elles définissent, en retour, ce que notre société est et doit être.

La parole des femmes s'est progressivement libérée en matière de sexualité : quel est l'apport de ces témoignages dans la construction du savoir ?

Il est essentiel dans le domaine des savoirs sur la sexualité, que les femmes, individuellement ou de façon organisée, puissent devenir des actrices conscientes et que leur voix puisse s'entendre. C'est le cas aux États-Unis, où la tradition du Women's Health Movement (en cours) féministe ne dans les années 1960, dans le but d'améliorer les soins de santé pour toutes les femmes, est plus ancienne et plus organisée qu'en Europe. Dans la controverse sur le Viagra féminin, par exemple, on voit émerger des collectifs de femmes qui portent des soins et des propositions alternatives. Ces groupes féministes d'expertise autour des savoirs technologiques, scientifiques et médicaux, qui se penchent également sur les questions relatives à la procréation médicalement assistée, existent pas en France. C'est dommage. ■

Anatomie politique du clitoris

À la rentrée 2012, il s'est produit une petite révolution dans le domaine des manuels scolaires de sciences de la vie et de la Terre (SVT) : pour la première fois, l'un d'eux est conçu par les éditions Magnard, a rejoint, dans son schéma de l'appareil génital féminin, le clitoris de manière anatomiquement correcte. C'est à dire d'une taille considérable. Depuis de nombreuses années, on sait en effet que la partie visible de cet appendice erectile, riche de 7500 terminaisons nerveuses (contre 6000 pour le pénis), se prolonge en faisant un coude à l'intérieur du corps, puis se sépare en deux arches qui viennent entourer le vagin et l'urètre – le tout faisant une dizaine de centimètres de long. Or, selon un rapport du Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes publié en juin 2010, une fille de 15 ans sur quatre ne sait pas qu'elle a un clitoris. C'est dire l'importance de cette reconnaissance officielle. Mais que de temps il aura fallu pour en arriver là !

Comment un simple organe a-t-il pu devenir, aux hommes comme aux femmes, tant de fil à retordre ? Car le clitoris, dans l'histoire médicale, culturelle ou politique, a toujours été un élément perturbateur. Dans la vision ancestrale de l'inversion entre le masculin et féminin, c'est un organe « en trop ». Et d'autant plus troublant qu'il est le seul à être uniquement dédié au plaisir, sans aucune fonction reproductive.

OPÉRATIONS GÉNÉRALES

Dans un article sur l'anatomie politique du clitoris publié en 2012 dans les Cahiers d'histoire, l'historienne Sylvie Chagnon rappelle le faible nombre de descriptions précises dans le corpus antique ainsi, la majeure partie ont appendice est resté quasiment ignoré de la médecine jusqu'à la Renaissance, ainsi que les mots érudits des opérations génitales visent à le réduire ou à le supprimer – une exclusion qui n'est encore pratiquée chaque année sur un à trois millions de femmes dans le monde. Si la fonction érogène de cet organe a été « ignorée ou déniée, réprimée ou niée », cela tient en grande partie, note-t-elle, « aux relations de pouvoir qui structurent les rapports de genre ». Il s'agit donc, ajoute-t-elle, « d'une anatomie politique du clitoris, qui porte le marque de la domination masculine ».

Dans ce modèle androcentrique de la sexualité, les sociétés occidentales, jusqu'à un passé récent, ont privilégié à une « médecine culturelle » du clitoris – selon l'expression de Milla Macauley et Damien Macauley, auteurs d'un petit livre très pédagogique sur ce fascinant organe (La Maudaline, 2008). Et parmi les grands exciseurs, il y a Sigmund Freud. Si l'est pas le premier, à la fin du XIX^e siècle, à concevoir à rendre invisible cette petite excroissance, il lui a infligé le coup de massue. Sa théorie de la maturation sexuelle des femmes affirma en effet que l'organe clitoridien est infantile, et que le centre du plaisir, après la puberté, se transfère au vagin. Marie Bonaparte, patiente de Freud et pionnière de la psychanalyse en France, y crut tellement qu'elle se fit opérer du clitoris à trois reprises pour obtenir un orgasme vaginal – sans succès. La psychanalyste Melanie Klein, elle, fera le chemin inverse, et soutiendra que le clitoris est un organe féminin à part entière. Mais le mythe de l'organe vaginal perdura jusqu'à nos années 1950 dans les manuels scientifiques. Et bien plus longtemps dans la société, participant à empêcher des milliers de femmes de découvrir le plaisir sexuel. Le clitoris, depuis, a acquis droit de cité, mais il reste toujours menacé d'invisibilité. Jusqu'à dans l'industrie pornographique, où le clitoris n'est qu'une technique de lubrification préalable à la pénétration, tandis que la seule est banalisée. La sexualité féminine continue de subir les effets de ce que la pélagologue américaine Nancy Tuana appelle « l'hypernologie de l'ignorance », cette actualité qui étouffe la manière dont un subtile d'approfondir certaines connaissances à des fins de pouvoir. ■ C. V.

fait du masculin le référent, et du féminin l'absence ou le manque. A ses yeux, c'est le caractère « inauthentique » de l'organe clitoridien qui explique la fragilité des femmes. C'est ce modèle androcentrique du comportement sexuel des femmes que tentent de faire évoluer, en France, en Italie ou aux États-Unis, les psychanalystes féministes des années 1970. Non pour détruire mais pour améliorer la doctrine freudienne, tout en restant attachées à sa promesse d'émancipation.

Au sortir de la seconde guerre mondiale, c'est un professeur de zoologie américain, Alfred Kinsey, qui fait à son tour scandale. Pour quelle raison ?

Kinsey est resté célèbre pour avoir publié deux importantes études statistiques sur le comportement sexuel des Américains : Le Comportement sexuel de l'homme (1953, 1948) et Le Comportement sexuel de la femme (1953, 1954). Son enquête se base sur 800 entretiens personnels, auxquels s'ajoutent 11 000 entretiens et questionnaires collectés par son équipe. Il ne s'agit donc pas

ANNEXE 4

"On commence à peine à en parler" : la lente évolution de la représentation du clitoris

L'organe est, pour la première fois, représenté en détail dans un manuel scolaire pour la rentrée 2017.

Le clitoris débarque dans les manuels scolaires. A la [rentrée](#), les élèves de collège et lycée, en cours de Sciences de la vie et de la Terre (SVT), vont pouvoir découvrir la forme, la vraie, d'un clitoris. Enfin, seulement ceux qui consulteront le manuel des éditions Magnard. Car la lente évolution de la représentation de l'organe du plaisir féminin n'a pas encore atteint tous les livres scolaires.

L'organe est en effet passé par plusieurs phases, d'une période de progrès scientifique à une véritable omerta. France info a demandé au sexologue Jean-Claude Piquard, auteur de *La Fabuleuse Histoire du clitoris* (éditions H&O), de retracer l'histoire de l'organe du plaisir féminin.

Au XVI^e siècle, la découverte

En 1558, c'est la grande découverte. L'anatomiste italien Colombo parle, pour la première fois, du clitoris. Il décrit essentiellement sa fonction érogène. *"Il faut attendre 1600 pour la première représentation graphique. C'était déjà très proche de la réalité. On voyait le gland, le corps et les deux piliers, raconte Jean-Claude Piquard. L'époque a assisté à de grands progrès sur l'organe féminin."*

1850, la grande étape

En 1850, les études de l'anatomiste allemand Georg Ludwig Kobelt sont publiées en français. Il y fait de grandes découvertes sur le clitoris : les bulbes vestibulaires, par exemple, que l'on voit sur l'illustration ci-dessous. *"Il a également compris, en suivant les nerfs, que le clitoris regroupait une très grande quantité de terminaisons nerveuses"*, ajoute Jean-Claude Piquard.



Dans les écrits médicaux publiés au XIXe siècle, le sexologue salue une grande connaissance de l'organe. *"Il était connu et reconnu en tant qu'organe du plaisir féminin."* A l'époque, "les spasmes sexuels" féminins sont considérés comme nécessaires pour l'augmentation de la fertilité. *"De 1750 à 1880, la masturbation était conseillée en couple"*, relate Jean-Claude Piquard.

1880, la dégringolade

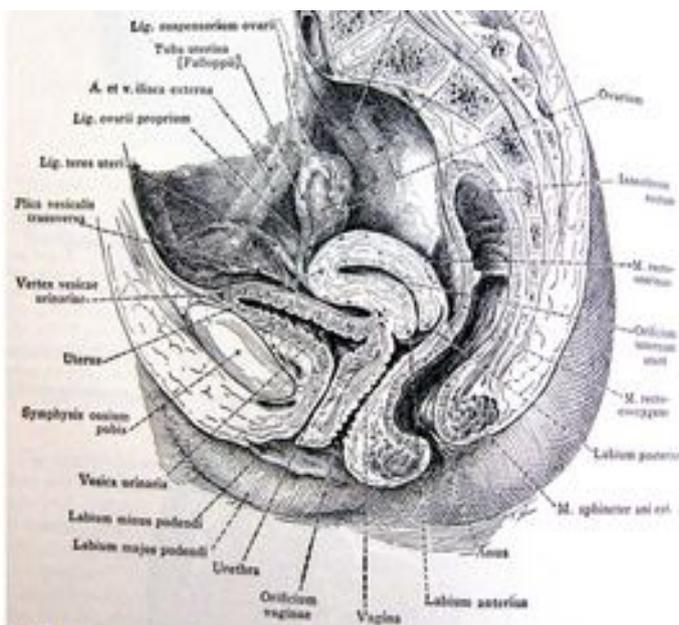
"Seulement vers 1880, la médecine découvre que la procréation est liée à la rencontre entre le spermatozoïde et l'ovule, et que l'ovule dépend du cycle menstruel, plus du tout du plaisir féminin", poursuit Jean-Claude Piquard. De nécessaire, le clitoris devient rapidement dangereux. *"La masturbation en couple, à l'époque, était vue comme un moyen de contraception. Et pour la pensée nataliste, elle était un vrai problème"*, précise-t-il. Cette image, qui veut démontrer les méfaits de la masturbation, illustre son propos :



Freud, que Jean-Claude Piquard surnomme "*le grand exciseur*", vient alors empirer la situation. Il répand l'idée qu'une fois pubère, une jeune fille ne doit "*investir que son vagin, et non plus son clitoris, pour devenir une femme*", rapporte le sexologue.

L'omerta des années 1960

Le silence sur le clitoris atteint son apogée dans les années 1960, d'après le spécialiste. "*Le clitoris a peu à peu reculé.*" Dans les traités anatomiques, les *Gray's Anatomy*, qui sont mis à jour tous les dix ans environ, seules quatre lignes sont consacrées au clitoris pendant la période. Sur les illustrations, il disparaît peu à peu, comme le montre l'image ci-dessous. "*Quand on pense qu'avant ça, quatre pages détaillaient l'organe, expliquaient sa neurologie, etc*", regrette le sexologue, qui parle d'une "*mise à nuit*". Il a pu consulter les dictionnaires de l'époque, dans lesquels le mot "*clitoris*" n'est même plus défini. "*La science a reculé devant une idéologie nataliste*", déplore-t-il.



Le sexologue tient à rappeler un épisode qu'il juge significatif : *"Le clitoris et la vulve ont fait une petite apparition dans les manuels de sciences naturelles dans les années 1980, mais ils ont été rapidement supprimés après une attaque en justice de groupes religieux."*

La lente prise de conscience, jusqu'à 2017

C'est l'urologue australienne Helen O'Connell qui vient briser l'omerta, en 1998. Elle décide de publier un dessin détaillé du clitoris, que l'on peut observer ici. *"Mais la médecine sexologique a pris beaucoup de retard"*, note Jean-Claude Piquard.

